

Images de la Chine dans l'oeuvre de Voltaire

Lourdes TERRÓN BARBOSA

Universidad de Valladolid
Departamento de Filología Francesa y Alemana
terronbar@ffr.uva.es

Recibido: 1 de agosto de 2009

Aceptado: 1 de diciembre de 2009

RÉSUMÉ

Cet article met en évidence le grand intérêt que Voltaire portait à la langue, la culture et la civilisation chinoises. L'écrivain parcourt, à travers son oeuvre, les aspects du pays les plus frappants, analysant les différences et les similitudes par rapport aux canons occidentaux. Il s'inspire dans les sources du témoignage des missionnaires jésuites de l'époque. Le retour à la Chine légendaire et authentique que décrit Voltaire comporte une nouvelle conception de l'histoire, une morale sans impératifs religieux, une vision harmonieuse de l'État. Elle se situe au centre de sa vision du devenir humain. La Chine est présentée comme l'épicentre de toutes les civilisations.

Mots clés : Voltaire, Chine, Orient.

Imágenes de China en la obra de Voltaire

RESUMEN

El presente artículo pone de manifiesto el gran interés que la lengua, la cultura y la civilización chinas despertaron en Voltaire. El escritor, a través de su obra, hace un recorrido por los diferentes aspectos del país que le resultan más llamativos, analizando las diferencias y similitudes respecto a los cánones occidentales. Se inspira en las fuentes del testimonio de los misioneros jesuitas de su época. La vuelta a la China legendaria y genuina que describe Voltaire comporta una nueva concepción de la historia, una moral sin imperativos religiosos, una visión armónica del Estado. Se sitúa en el centro de su visión del devenir humano. China es presentada como el epicentro de todas las civilizaciones.

Palabras clave: Voltaire, China, Oriente.

Images of China in Voltaire's texts

ABSTRACT

The present article demonstrates Voltaire's great interest in chinese language, culture and civilization. Through his work, Voltaire exposes the different aspects of the country that caught his attention, while analysing differences and similarities to the western canons. He is inspired by testimonies of contemporary Jesuit missionaries. The return to a legendary and genuine China, described by Voltaire, involves a whole-new concept of history, ethics with no religious obligations, a harmonic vision of the State. It is situated in the center of his vision of human existence. China is introduced as the epicentre of all civilizations.

Key words: Voltaire, China, West.

Le véritable imaginaire de Voltaire se situe ailleurs, soit dans le temps, à l'époque des empereurs Antonins, qui lui paraît le sommet de la culture et de l'art de gouverner, soit dans l'espace le plus lointain qui n'est pas Tahiti, la nouvelle Cythère de Diderot, mais la Chine des sages empereurs et de Confucius. Cette Chine n'est évidemment pas celle de Segalen ni de Marguerite Yourcenar dans ses *Nouvelles orientales*. Voltaire n'a guère voyagé, sauf en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en Suisse. Il n'a visité ni la Russie de Catherine II, ni l'Italie, mère des arts. Il préférera concentrer ses fantasmes sur une culture lointaine exemplaire et sur un mode de gouvernement sans équivalent.

Les sources de son information sont connues. Ce sont d'ailleurs les seules qui étaient disponibles en son temps. Elles lui viennent des pères jésuites et de leurs missionnaires en Chine. Voltaire les cite nommément: le P. Parrenin, le P. Kircher, le P. Schall, le P. Fouquet et surtout le P. du Halde.

On sait avec quel enthousiasme la Société de Jésus avait entrepris son oeuvre de christianisation de l'empire d'au-delà, la souplesse avec laquelle elle la menait et les concessions qu'elle avait faites dans le domaine des cérémonies et des rites dans le but de dépasser les inévitables malentendus culturels. Cette ouverture avait été juguée excessive par les dominicains et par les missions étrangères, qui y voyaient un abandon pur et simple de quelques points essentiels du rite, et même de la doctrine. C'est le départ de la fameuse *Querelle des rites* à laquelle Etienne de La Moignon a consacré un très attachant volume de la collection archives (1966, *Les jésuites en Chine. La querelle des rites (1552-1773)*). Le débat intellectuel et religieux sur la Chine va mobiliser la vigilance de Malebranche et de Fénelon, l'aigreur de Pascal et le sourire du président de Brosses. Par le biais de la morale chinoise, libertins et spinozistes devenaient des garants et des appuis de qualité¹.

Certes, Voltaire est attentif à la querelle des rites et aux valeurs qu'elle met en jeu, mais son intérêt va bien au-delà des luttes intestines qui divisent la catholicité. Il se fait de la Chine une image merveilleuse qui est peut-être ce qui se rapproche le plus de l'utopie dans l'esprit de ce penseur résolument anti-utopique, l'auteur de *Candide*. Il est vrai que cette vision idéalisée lui vient, elle aussi, d'un jésuite, et plus précisément du Père Jean-Baptiste du Halde (1674-1743). Cet érudit parisien avait succédé au P. Charles Legobien (1653-1708) dans la rédaction des fameuses *Lettres édifiantes et curieuses*², qui ont nourri si longtemps les rêves des lecteurs occidentaux. Il avait préparé pendant trente ans une oeuvre qui restera jusqu'au XIX^e siècle la somme du savoir sinologique la plus sérieuse. Il s'agit de la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de*

¹ L'ouvrage de base sur le mirage Chinois en France reste toujours la thèse de Virgile Pinot (1932). Le problème est posé dans un cadre plus large et plus littéraire dans l'étude de Basil Guy (1963). Consulter aussi S.I. Ichikawa, "Les mirages chinois et japonais chez Voltaire" (1979); J.-R. Armogathe, *Voltaire et la Chine: une mise au point* (1976); S.-C. Song, *Voltaire et la Chine* (1989); Meng, H., *Voltaire et la Chine* (thèse soutenue à la Sorbonne, 1988).

² Publiées à partir de 1702 et continuées jusqu'en 1776 (34 vol.in-12).

*l'empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*³. Le tome III de cet imposant ouvrage comportait des traductions de textes littéraires, de la poésie et du théâtre Chinois. Voltaire s'en est délecté, et on peut affirmer sans hésiter cet univers rêvé où il se réfugie avec délectation⁴.

Certes, la référence Chinoise est souvent, pour Voltaire, une arme de combat contre une religion chrétienne qualifiée *d'infâme*. Nombreux sont les opuscules où le Chinois triomphe avec trop d'aisance de son contradicteur chrétien. L'interdiction du christianisme et l'expulsion des missionnaires par l'empereur Yong-Tcheng en 1724 lui inspirent un dialogue cocasse, mais passablement tendancieux, où le porte-parole chrétien se comporte comme le dernier des sots. Il est vrai que Voltaire a pris soin de ne pas le choisir parmi les savants jésuites mais parmi les simples frères convers: le frère Rigolet *n'était pas homme de cour comme les Pères Parrenin et Verbiest. Il avait toute la simplicité et l'enthousiasme d'un persuadé et son seul mérite était d'avoir converti quelques enfants des crocheteurs*⁵. Voltaire se garde bien, d'ailleurs, de rappeler dans ce début satirique que les jésuites de Pékin avaient été exceptés de la mesure générale⁶.

De même, les trois conférences entre *le mandarin et le jésuite* tournent très vite à la confusion du second et s'achèvent par une sorte de catéchisme voltairien en vingt points qui n'a rien de bien Chinois.

L'usage polémique du modèle Chinois, qui s'accroît avec l'exaspération de la lutte contre *l'infâme*, pourrait faire croire qu'il s'agit d'un simple prétexte ou d'une sorte de faire-valoir dans une vision simpliste du choc des cultures. Il n'en est rien. Pas plus que la ferveur de Voltaire pour l'empereur Julien n'est factice, son admiration pour la Chine n'est réductible à une pure tactique. Elle se fonde sur une solide conviction, nourrie d'une abondante information, elle l'entretient dans une vision réconfortante de ce qui fut, ailleurs et de ce qui pourrait être ici, si l'Europe sortait enfin du fanatisme et de la barbarie. Elle lui est nécessaire pour ne pas sombrer dans le désespoir. Déjà en 1734, il exalte le modèle Chinois dans ses *Lettres philosophiques* (L.XI, *Sur l'inoculation de la petite vérole*) avec une naïveté et une crédulité surprenantes de sa part:

J'apprends que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage. C'est un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage et la mieux policée de l'univers. Il est vrai

³ Ouvrage aussitôt traduit en anglais par R. Brookes et publié à Londres en 4 vol. (1736), suivis de deux autres en 1738-41).

⁴ Basil Guy a répertorié (440-441), (Appendix D), soixante ouvrages de Voltaire dans lesquels la Chine est mentionnée. Ils vont de 1722 à 1778. L'importance de ces mentions est évidemment très variable.

⁵ *Relation du bannissement des jésuites de la Chine, par l'auteur du Compère Mathieu*, qui deviendra plus tard le dialogue XXIV, *L'Empereur de la Chine et frère Rigol*.

⁶ Il le savait fort bien et quand il rapporte objectivement les faits (au chapitre fin du siècle de Louis XIV), il a soin d'en parler: « L'arrêt même invitait l'empereur à conserver à Pékin ceux qui pourraient être utiles dans les mathématiques... Il en garda quelques uns auprès de lui, entre autres le jésuite nommé Parrenin, dont j'ai déjà fait l'éloge, homme célèbre pour ses connaissances et par la sagesse de son caractère qui parlait très bien le chinois et le tartare.... ».

que les Chinois s'y prennent d'une façon différente; ils ne font point d'incision; ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre.

Le recours à la Chine légitime, de la part de Voltaire, comporte une nouvelle conception de l'histoire, une morale sans impératifs religieux, une vision harmonieuse de l'état, les principes d'une saine économie. Elle est au coeur de sa vision du devenir humain. Faut-il rappeler sa place dans *Le siècle de Louis XIV* et dans *l'Essai sur les moeurs*?

Personne ne croira que c'est un simple hasard de composition qui a voulu que l'ultime chapitre XXXIX du *Siècle de Louis XIV* soit intitulé "Disputes sur les cérémonies Chinoises. Comment ces querelles contribuèrent à faire proscrire le christianisme à la Chine" (Voltaire, 1966, tome II : 146-155).

Voltaire y fait l'historique de la pénétration des jésuites en Chine à partir de Matthieu Ricci. C'est l'occasion de faire d'emblée le point sur les faiblesses et sur les supériorités de la culture Chinoise: *Les Chinois étaient, et sont encore, en philosophie et en littérature, à peu près ce que nous étions il y a deux cents ans. Le respect pour leurs anciens maîtres leur prescrit des bornes qu'ils n'osent passer* (Voltaire, 1966, tome II : 146). Voilà pour la face négative. La suite va redresser ce constat:

Le progrès dans les sciences est l'ouvrage du temps et de la hardiesse de l'esprit. Mais la morale et la police, -au sens de politique-, étant plus aisées à comprendre que les sciences, et s'étant perfectionnées chez eux quand les autres arts ne l'étaient pas encore, il est arrivé que les Chinois, demeurés depuis plus de deux mille ans à tous les termes où ils étaient parvenus, sont restés médiocres dans les sciences, et le premier peuple de la terre dans la morale et dans la police comme le plus ancien. (Voltaire, 1966 : 146)

La balance va déjà résolument dans le sens favorable, mais lorsqu'il rédige, vers 1750, *Le siècle de Louis XIV* (qui paraîtra en 1752), Voltaire doit encore ménager les susceptibilités du lecteur français et sa sinophilie n'a pas encore atteint le degré qu'elle connaîtra après 1760. Il tient surtout à tirer de cette triste fin d'une christianisation manquée une leçon de tolérance:

Cette fureur des prosélytes est une maladie particulière à nos climats; ainsi qu'on l'a déjà remarqué, elle a toujours été inconnue dans la haute Asie. Jamais ces peuples n'ont envoyé de missionnaires en Europe, et nos nations sont les seules qui aient voulu porter leurs opinions, comme leur commerce, aux deux extrémités du globe. (Voltaire, 1966 : 154)⁷

Si la question Chinoise clôture *Le siècle de Louis XIV*, sa position initiale dans la vision historique de *l'Essai sur les moeurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII* prend une signification plus grande encore, et qu'on peut tenir pour déterminante (Voltaire, 1805 : 81-88, tome premier, chapitre I : "De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses lois, de ses usages et de ses sciences". Chapitre II : "De la religion de

⁷ Bayle l'avait déjà souligné en 1686 dans son *Commentaire philosophique sur les paroles de Jésus-Christ*: "Contrains-les d'entrer".

la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été pêché au septième siècle. De quelques sectes établies dans le pays").

Conçu dès 1753 dans un premier état, achevé et publié en 1765 l'*Essai sur les moeurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII* s'ouvre sur une longue apologie de la Chine, qu'il présente comme la matrice de la civilisation. Tous les commentateurs ont mis en évidence l'implication vraiment révolutionnaire de cette conception, qui ruinait la tradition judéo-chrétienne qui venait encore de s'affirmer dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossue (1681). Peut-être faut-il voir une précaution intellectuelle dans le fait que Voltaire fit précéder ces chapitres subversifs d'un "Discours préliminaire" qui reprenait assez fidèlement la *Philosophie de l'histoire, par l'abbé Bazin*, de 1765. Le choc était ainsi atténué par une série de chapitres consacrés à des problèmes centrés sur les origines de l'humanité (les races, la pensée religieuse, les sauvages). On y trouve déjà les idées essentielles que Voltaire reprendra et développera ailleurs. Dans la question primordiale de l'ancienneté de l'histoire et de la chronologie Chinoises, Voltaire s'affirme un partisan résolu de l'antiquité de cette histoire, antérieure à toutes les autres et renforcée par des précisions astronomiques confirmées par la science moderne:

Point d'histoire chez eux avant celle des empereurs ; presque point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-dieu, comme chez les Egyptiens et chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement (Voltaire, 1805 : 82-83).

Or Voltaire vient de préciser qu'on y écrit depuis quatre mille ans. Alors que d'autres peuples ont connu la théocratie, et que leur histoire prétend commencer aux origines du monde (comme la *Théogonie* d'Hésiode), *les Chinois n'ont point eu cette folie, leur histoire n'est que celle des temps historiques* (Voltaire, 1805, tome I : 83).

Certes, au XVIII^e siècle, leur science est bien en retard, et *ils sont aussi mauvais physiciens que nous l'étions il y a deux cents ans, et que les grecs et les romains l'ont été mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences* (Voltaire, 1805, tome I : 84).

L'avance de l'Europe est donc récente, et elle est très partielle. Voltaire aime à rappeler que

...leur vaste et populeux empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père...quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes. Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition et de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des Teutatès, à qui des druides sacrifiaient les enfants de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier. (Voltaire, tome I : 85)

Les évocations contrastées de la sagesse Chinoise et de la barbarie Gauloise, voire tribale, confirment le paradigme voltairien et le caractère fantasmatique qu'il prend volontiers. Cette sagesse se concrétise dans des actes symboliques. Les empereurs Chinois offrent, deux fois l'an, les prémices des récoltes qu'ils ont semées de leur propres mains au *Chang-Ti, au Tien, au principe de toutes choses*.

L'impact de cette image sera tel que Louis XV et Louis XVI seront amenés à l'imiter.

Surtout, la Chine a toujours ignoré les querelles religieuses, les conflits entre église et état, les haines de sectes, les crimes du fanatisme. Pour Voltaire, c'est par là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Pour le reste, il combat avec énergie les calomnies répandues sur la Chine par la papauté et par les dominicains. La Chine n'est pas athée, et toutes ses lois sont fondées sur la connaissance d'un être suprême infiniment bon et infiniment juste, comme le prouvent les inscriptions reproduites par du Halde. Confucius n'expose pas une nouvelle religion: *il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun mystère* (Voltaire, 1963, t.I : 69). La Chine ignore la survie de l'âme, de même que l'idée d'un enfer : *ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas* (Voltaire, 1963, t.I : 71).

Il est vrai que le bas peuple est superstitieux, et qu'il a adhéré aux sectes de Laokium (Lao-Tseu) et de Fo (Bouddha), mais *les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'état, comme il a une nourriture plus grossière* (Voltaire, 1963, t.I : 71). Comme on le voit, cette Chine idéale, perçue à travers le livre, est la parfaite antithèse, l'image en creux, de la France chrétienne du XVIII^e siècle.

Les chapitres I et II de l'*Essai sur les moeurs et l'esprit des nations* font la même apologie, avec un plus grand luxe de détails et de références. L'alternance binaire y joue à plein : l'empereur Hiao réformait l'astronomie 240 ans avant notre ère; la Chine était toute police quand nous n'étions que des sauvages (Voltaire, 1963, t.I : 71).

Voltaire évoque ensuite la population, l'armée, les finances, l'agriculture et l'artisanat. Il se demande pourquoi ce peuple si doué pour l'invention n'a pas dépassé le stade des éléments en géométrie et il en propose deux explications: le respect prodigieux pour les ancêtres et la difficulté de l'écriture Chinoise.

Leur grandeur est ailleurs, dans la morale et dans le gouvernement. Voltaire voit la structure de la Chine comme celle d'une famille et il entend par là une solidarité scellée par une autorité naturelle. Le souci primordial est nécessairement celui du bien public (routes, canaux, manufactures, culture de la terre).

Il est logique, dans ce contexte, que Voltaire combatte la thèse du despotisme asiatique, tout au moins en Chine. Le fameux chapitre 21 du livre VIII de l'*Esprit des lois* repose, d'après lui, sur des idées préconçues et sur les interprétations superficielles. Il n'en viendra pourtant pas à bout, comme on le verra avec Condorcet, puis avec Kafka. Ce qui prouve qu'on a affaire à des mythes plutôt qu'à des analyses concrètes.

Voltaire n'ignore pas les plaintes des navigateurs sur la cupidité et la mauvaise foi des marchands Chinois (e.a. de la part de l'amiral Anson), mais il les met sur le compte de cette *populace* des frontières dont les moeurs sont détestables sous toutes les latitudes.

Le côté cérémonieux de la vie de société, en Chine, donne aux moeurs de la gravité et de la douceur, aux hommes de la retenue et de l'honnêteté. Enfin et surtout, la Chine est un pays qui récompense la vertu et qui encourage le mérite: un

honnête et pauvre paysan y est fait mandarin. En France on l'aurait taxé plus lourdement encore.

Le chapitre I s'achève sur un *conte moral* (Voltaire, 1963, t.I : 204-218). Le second traite de la religion et de la morale de Confucius, un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain. Voltaire revient sur le problème de l'athéisme Chinois, qu'il nie catégoriquement, et sur la querelle des rites. La thèse de l'athéisme, soutenue par Rome, est inconciliable avec l'idée positive qu'il se fait de ce pays. Le sage Chinois se doit d'être déiste, comme Voltaire: *ne croire absolument à aucun dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage* (Voltaire, 1963, t.I : 224). Aussi n'a-t-il que mépris pour les bonzes bouddhistes, dont le fanatisme et les pénitences *effraient la nature*. (Voltaire, 1963, t. I : 223). Le Dalaï-Lama est peut-être le triomphe de la superstition humaine, mais il convient au goût de la *populace qui ne mérite pas une religion raisonnable*. (Voltaire, 1963, t. I : 224). A partir de ces critères d'appréciation et en sélectionnant ses informations, Voltaire parvient à maintenir, en toute bonne foi, l'image mythique du pays exemplaire, positif, rationnel, déiste, pragmatique, dont la religion se réduit à une morale du bien public.

L'article "De la Chine" du *Dictionnaire philosophique* (1764) (Voltaire, 1977 : 105-109) redit à peu près la même chose, mais sur un autre ton, puisque l'oeuvre s'adresse à un public différent et suppose un style plus détendu et plus désinvolte⁸. Voltaire y fait allusion au cas récent du philosophe Wolff, chassé de sa chaire de Halle pour avoir loué la philosophie morale des Chinois. L'appréciation générale est plus équilibrée que dans l'*Essai sur les moeurs : il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois*, (Voltaire, 1967 : 108) mais le bilan reste très favorable, puisque *tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne sussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui* (Voltaire, 1967 : 108) L'édition de 1765 y ajoutera un éloge de la religion raisonnable et tolérante des lettrés, qui deviendra ensuite le leit-motiv de la propagande *philosophique* de Voltaire.

En 1770, dans les *Questions sur l'encyclopédie*, l'article "Chine" recevra de nouveaux développements, lesquels n'apprennent rien de bien nouveau aux lecteurs du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les moeurs*⁹. (Voltaire, 1963 : 224-225). La tonalité ironique, voire caustique, de ce *Dictionnaire* (qui n'en est pas un) n'est guère favorable à l'expression d'un imaginaire idéalisé ou fantasmé. Il lui fournit cependant l'occasion d'ajouter une note personnelle, car c'est bien Voltaire, lui-même, qu'il faut reconnaître dans *ce philosophe qui n'avait que le portrait de Confucius dans son arrière-cabinet*, (Voltaire, 1977 : 481) et qui aurait fait mettre au bas ce quatrain:

⁸ Pour mieux comprendre ces idées, consulter Armogathe, J.-R., *Voltaire et la Chine : une mise au point*.

⁹ M. Basil Guy situe cette rencontre en 1722.

De la seule raison salutaire interprète,
 Sans éblouir le monde, éclairant les esprits
 Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète;
 Cependant on le crut, et même en son pays. (Voltaire, 1977 : 481)

Cet hommage privilégié dans le lieu de travail de l'écrivain est le signe d'une relation qui, au-delà de son caractère intellectuel et théorique, a pris une tournure affective qui touche à l'identification.

Outre l'article "Chine", le *Dictionnaire philosophique* contient aussi, sous le titre général de *Catéchisme Chinois*, six dialogues entre Cu-Su, disciple de Confucée, et le prince Kou, *fils du roi de Lou, tributaire de l'empereur chinois Gnen-Van, 417 ans avant notre ère vulgaire*. Voltaire les prétend traduits en latin par le P. Fouquet, ci-devant ex jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, rf. 42759¹⁰ (Voltaire, 1977 : 64).

Tout est imaginaire ici, sauf le nom du grand sinologue excentrique et très controversé qu'était le P. Jean-François Fouquet. Sa mention est d'ailleurs un paradoxe supplémentaire, car ce jésuite ne partageait pas la croyance de ses frères sur l'ancienneté de l'histoire Chinoise. Ce scepticisme, inadmissible à la cour de Pékin, aurait pu mettre son ordre en position délicat : aussi s'arrangea-t-on pour le faire rappeler à Rome, où le Pape le fit évêque in partibus d'Eleuthéropolis. Voltaire assure l'avoir rencontré, et tenir de sa bouche qu'il y avait, en Chine, très peu de philosophes athées. Il ne semble pas savoir que Fouquet était l'adversaire déclaré de la thèse qui lui était chère et que c'est lui encore qui a inspiré le célèbre passage de l'*Esprit des lois* sur le despotisme Chinois. Il suffit à Voltaire que ce jésuite, après 25 ans passés en Chine, en soit revenu ennemi des jésuites. Il n'en faut pas plus pour le rendre sympathique.

Comme l'information sur la Chine passait quasi obligatoirement par le truchement des missions, Voltaire a jugé opportun d'impliquer les ordres religieux dans ses *Lettres Chinoises, Indiennes et Tartares à Monsieur Paw par un bénédictin*, publiées en 1776¹¹. Il s'agit d'une des dernières oeuvres de Voltaire, et aussi d'une des moins connues. Son destinataire fictif est un personnage d'une grande importance dans l'histoire de l'anthropologie au XVIII^e siècle. Sous cette graphie simplifiée il faut reconnaître le chanoine de Xanten Cornelius De Pauw (1739-1790), connu aussi comme l'oncle du baron révolutionnaire Anacharsis Cloots. D'origine hollandaise, il avait vécu surtout en Allemagne et y avait consacré sa retraite studieuse à des ouvrages d'érudition et de réflexion ethnologique, tels que les *Recherches philosophiques sur les Américains* (1768-1769) et les *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois* (1773). Ses prises de position originales avaient été fortement controversées et la prompt réaction de Voltaire illustre l'actualité des problèmes qu'il posait. Le second ouvrage du savant chanoine devait plaire au philosophe de Ferney dans la mesure où il mettait en pièces la thèse

¹⁰ Dans l'édition princeps de 1764, ce "Catéchisme" faisait immédiatement suite à l'article "Chine". L'inversion date de 1765.

¹¹ Le livre consulté appartient à la Bibliothèque Nationale et se trouve à Madrid, Paseo de Recoletos 20. Signature 3/ 19713.

farfelue de l'académicien Joseph de Guignes, conservateur des collections orientales du Roi, et auteur d'un mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie Égyptienne (1758). De Guignes croyait pouvoir fonder sa théorie sur la dérivation des idéogrammes Chinois à partir des hiéroglyphes Égyptiens. Il ruinait par là la priorité et l'originalité du modèle Chinois cher à Voltaire.

Les Lettres Chinoises relèvent moins du genre épistolaire que de la narration fantaisiste et du dialogue satirique. Voltaire y tourne en dérision l'ignorance de ses contemporains, pour faire éclater d'autant mieux la culture de la Chine. Il comble d'éloges un poème sur Moukden, oeuvre de l'empereur Kien-Long, et se dit *charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfaisante qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur* (Voltaire, 1776, lettre I : 3). Personne en France n'en a parlé. *Je vois - écrit Voltaire - que dans notre petit coin de l'occident nous n'aimons que l'opéra comique et les brochures.* (Voltaire, 1776, lettre I : 3)

Il fera dire à son porte-parole: *Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'en aller faire mandarin à la Chine, comme les jésuites; mais les bénédictins disent qu'ils sont trop bien chez eux pour en sortir* (Voltaire, 1776, lettre II : 15). Sa curiosité est celle de Voltaire lui-même: *Le physique et le moral de ce pays-là, le vrai et le faux, m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt que je vais écrire sur-le-champ à M.Paw* (Voltaire, 1776, lettre II : 24). Le pseudo-bénédictin est tout heureux de découvrir qu'il y a, au bout de l'Asie, une société immense de lettrés auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire (lettre IV) et ne peut se défendre d'un vif enthousiasme (lettre V). Il est prêt à se jeter à genoux devant eux, à les prendre *pour des divinités bienfaisantes* (Voltaire, 1776, lettre V : 36). S'adressant à De Pauw, il lui dit en conclusion de sa septième lettre:

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, laudo vos. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo.* (Voltaire, 1776, lettre VII : 67)

A qui s'adresse cette mise en garde, et ne dépasse-t-elle pas la personne du chanoine de Xanten?

La suite des *Lettres* a moins d'intérêt pour notre sujet. Voltaire passe de la Chine à l'Inde, puis au Tibet, avant de consacrer bizarrement sa XII^e et dernière lettre à des considérations sur la *Divine comédie* et sur la préface du signor Martinelli. *Les Lettres Chinoises* tournent au pot-pourri, comme si Voltaire voulait en finir, une fois pour toutes, avec un thème qu'il avait si souvent abordé et sur lequel il se trouvait bien seul, au crépuscule de sa vie. A l'âge qu'il a, Voltaire peut se permettre quelques fantaisies. Le débat sur la Chine l'a mis en joie. Il a réveillé sa passion de toujours pour un sujet quasi mythique.

Qu'il s'agisse bien, dans le cas de Voltaire, d'une authentique délectation intellectuelle où ses rêves politiques, économiques et sociaux se condensent par un processus fantasmagorique qui tient de la projection utopique, on n'en voudra pour preuve que l'isolement auquel cette attitude le condamne parmi ses amis *philosophes*.

Loin de suivre une mode -si ce n'est celle de la propagande jésuitique dont il croit pouvoir se servir en la déviant de ses objectifs- Voltaire est le seul philosophe

qui s'obstine jusqu'au bout à croire au mirage Chinois. Chastellux, pourtant, un voltairien de stricte observance, élimine les Chinois de son *Traité de la félicité publique* (1772), histoire des progrès de l'esprit éclairé, parce qu'il refuse de se fonder sur des conjectures et des récits fabuleux. Pour l'auteur des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* (1763), l'ingénieur Boulanger, le gouvernement de la Chine était despotique par sa nature et théocratique dans son principe. On sait ce que Montesquieu pensait d'un système qu'il jugeait fondé uniquement *sur le bâton*.

Mais aucun texte ne situe mieux l'isolement de Voltaire que le recensement fait par Grimm du livre de De Pauw dans la *Correspondance littéraire* de septembre 1773. Elle vise, sans le nommer, le patriarche de Ferney et elle dénonce son hochet:

On a vu le temps où les jésuites et les philosophes, quoique peu d'accord sur tout le reste, s'efforçaient pour ainsi dire à l'envie de nous, représenter les Chinois comme les hommes de la terre les plus sages et les mieux gouvernés. Les jésuites voulaient, sans doute, nous convaincre des avantages du système despotique; les philosophes nous montrent l'heureuse influence de la morale et des lettres sur les moeurs d'une nation illustre qui n'avait ni nos dogmes ni notre culte. (Voltaire, 1773 : 45)

S'agit-il encore de la Chine, ou bien de Voltaire? Vieux pays, la Chine est aussi la marotte d'un vieux philosophe. Les allusions à l'enfance, à la sénilité, aux chimères des philosophes, au goût du merveilleux, tout cela relève d'un imaginaire que le rationaliste étriqué condamne durement plutôt qu'il ne cherche à le comprendre et à l'expliquer. A nous de faire mieux, à partir d'une perception différente de l'âge des lumières, de ses innombrables contradictions, et de la complexité en profondeur de la pensée voltairienne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARMOGATHE, J.-R. (1976) : "Voltaire et la Chine : une mise au point", *Actes du Colloque International de sinologie*, Les Belles Lettres, Paris, 27-39.
- ETIEMBLE, J. (1966) : *Les jésuites en Chine. La querelle des rites (1552-1773)*, Julliard, Collection archives, Paris.
- GUY, B. (1963) : *The French image of China before and after Voltaire*, S.V.E.C., XXI, Genève.
- ICHIKAWA, S.-I. (1979) : "Les mirages chinois et japonais chez Voltaire", *Raison Présente*, n° 52, 69-84.
- PINOT, V. (1932) : *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Slatkine, Paris/Genève.
- SONG, S.-Ch. (1989) : *Voltaire et la Chine*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.
- VOLTAIRE (1735) : *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*, Folio, Paris, 4 vol.
- VOLTAIRE (1776) : *Lettres Chinoises, Indiennes et Tartares à Monsieur Paw par un bénédictin*, Genève.
- VOLTAIRE (1977) : *Dictionnaire philosophique*, Garnier, Paris.

VOLTAIRE (1805) : *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu' à Louis XIII*, Diderot, Paris.

VOLTAIRE (1963) : *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu' à Louis XIII*, Garnier Frères, Paris.

Introduction par René Pomeau.

VOLTAIRE (1966) : *Le siècle de Louis XIV*, Garnier Flammarion, Paris.